FIN(S) DE VIE *par Marie Lemarch'*

Mardi 10 avril 2018, Centre Hospitalier Universitaire Charles Nicolle. Rouen.
Je crie ! Je suffoque !
« Au secours ! J'peux plus respirer ! J'peux plus respirer ! »
Une immense inspiration me tire du sommeil. Je respire ! Je respire ! Le mur blanc de la chambre se dresse face à moi alors que l'éclat du soleil couchant et printanier me surprend et me caresse. Je me redresse sur le fauteuil inconfortable où je me suis assoupie et replace ma blouse pour retrouver toute ma contenance après ce laisser-aller. Entre mes paumes, je sens la douceur d'un roc. Je sens les pleins et les creux de cette main vieillie mais forte. Cette main qui me dit une vie de labeur, exigeante, parfois joyeuse. Mon regard court le long des tubulures, lien nécessaire à cet instant pour soulager Marguerite et son souffle épuisant. Mes yeux rencontrent les siens, petites perles au bleu cristallin que souligne une mèche de cheveux blancs, souple et légère. Avec son regard, Marguerite me sourit.
C'est elle qui veille sur moi à cet instant.
C'est elle qui me dit que tout va bien.

Derrière la porte de la chambre, j'entends l'agitation du service, la valse des pas de mes collègues et le ping-pong de leurs voix se rappelant consignes et transmissions. Le crissement du vieux chariot avec lequel Julie remonte le couloir me rappelle qu'il est l'heure des traitements du soir et que je devrais déjà être chez moi. Pour une fois, j'étais de journée. Pour une fois, on m'attend ce soir.
« Je dois vous laisser Marguerite. Je reviens vous voir demain. »
Marguerite me sourit encore et m'encourage à rentrer.

Soudain, l'agitation du couloir devient plus vive, le volume des voix s'élève et les tons se font plus aigus. Un cri. Julie.
La porte de la chambre s'ouvre. Une silhouette fine, élancée, presque élégante sort de la pénombre de l'entrée et se pose devant moi avec assurance malgré un cillement qui me fait penser que ma présence n'avait pas été envisagée. Ses yeux clairs abrités sous une casquette sombre de type américain se fixent dans les miens. Pourtant, je ne vois que son arme calée contre sa hanche. Immédiatement, je pense à ma mère

qui mourra de m'avoir perdue la veille de son anniversaire ; je pense à mon appartement et à ma chambre laissés en désordre après mes retrouvailles avec Mo hier soir et son départ précipité ce matin ; je pense aux mains de ces inconnus autorisés à perquisitionner mes tiroirs et mon intimité ; je pense au Candle In The Wind joué à mon enterrement sur proposition de mon père qui trouve qu'il n'y a rien de plus beau depuis les funérailles de Lady Di.

La silhouette sobrement vêtue de noir détourne son regard et pivote d'un quart de tour sur elle-même. Telle une ballerine, elle élève dans un mouvement sûr et délicat son bras puis sa main jusqu'à ce qu'ils reculent légèrement sous la pression de la balle quittant le canon de l'arme et venant percuter Marguerite. Plein cœur.
Je reste figée. Sans un geste, sans un mot, sans un cri. De nouveau, le regard de la silhouette se fixe sur moi. Je crois y reconnaitre le bleu cristallin des yeux de Marguerite. Puis, des larmes.

Samedi 7 juillet 2018. Commissariat de Police, rue Brisout de Barneville. Rouen.

« Bonjour Mademoiselle Duval. Comment allez-vous ?

- Ça va mieux, je vous remercie. Je reprends après mes vacances à la fin du mois. Mi-temps thérapeutique. J'ai envie de reprendre. J'ai été surprise de votre appel.
- Je vous avoue que ça ne fait pas partie de la procédure habituelle mais vous nous avez beaucoup aidé au début de l'enquête et je voulais vous préparer à la suite parce qu'on pense avoir trouvé le fin de mot de cette affaire. Et…je dois dire que je n'ai jamais vu ça…pourtant des histoires pas banales, j'en ai vues, croyez-moi !
- Bien…je vous écoute.
- D'abord la victime. Marguerite Reynaud, née le 3 janvier 1920. Elle a grandi dans une ferme du Pays de Bray.
- Oui, elle me l'avait raconté. C'est pour ça que nous avons facilement discuté toutes les deux. Elle me parlait de sa jeunesse et je l'imaginais. J'ai passé mes vacances enfant à la ferme de mes grands-parents dans cette région et ce qu'elle me disait, ça me parlait, je l'avais vu, je l'avais vécu…un peu.
- L'avantage pour nous, c'est que dans ce village, le temps s'est comme arrêté il y a 50 ans ! Les maisons sont dans leur jus, les familles aussi ! Je veux dire par là que la jeunesse de l'époque ne semble pas avoir eu envie d'ailleurs. Toutes les générations sont restées dans le bourg et tout le monde connait l'histoire de tout le monde ! Ça

nous a bien aidés ! Donc, Madame Reynaud a grandi dans une ferme. Famille connue et appréciée selon les témoignages.

- Elle disait qu'elle avait quitté son village après la mort de son mari. Elle ne m'a jamais parlé de sa famille. Elle était dans le service depuis quelques semaines seulement mais elle n'a eu aucune visite. Elle était si douce, si gentille. Elle avait quelque chose de particulier, je ne saurais dire quoi… c'est pour ça que je m'y suis un peu attachée à cette grand-mère…oh excusez-moi, je m'égare…je vous laisse continuer.
- Ne vous inquiétez pas, à cette heure, un week-end, ça fait longtemps que plus personne ne m'attend ! Je continue quand même…En poursuivant nos investigations, nous avons appris qu'elle avait travaillé dans la ferme familiale et qu'elle s'était installée dans une dépendance de l'exploitation. Elle s'est mariée très jeune avec l'ouvrier agricole, un gars pas commode d'après ce qu'on nous a dit mais il parait que le père Reynaud ne voyait que par lui. Une ou deux histoires pas claires dans nos archives mais on a laissé tomber, ce Michel Ménard étant mobilisé puis mort à la guerre en 43.
- C'est triste…
- Je ne crois pas ! Au contraire, la guerre est certainement ce qui a sauvé votre protégée…enfin, pour un temps. En 40, l'instituteur du village a été mobilisé lui aussi et c'est à Madame Reynaud qu'on a demandé de prendre le relais. Elle était la seule du village à avoir étudié au collège. Elle aurait voulu faire des études, il parait, mais le père Reynaud lui aurait fait entendre raison. Elle est restée travailler à la ferme. A la libération, et après cette expérience d'institutrice, elle aurait fui le village et serait montée à Paris. Là-bas, elle aurait été embauchée dans une famille pour assurer l'enseignement scolaire des enfants.
- Elle devait être adorable avec les enfants…
- Ce n'est peut-être pas tant les enfants qui l'intéressaient …En effet, à ses heures perdues, Madame Reynaud écrivait. Et, figurez-vous, que son patron, le père de famille, était éditeur ! Quand on connait la suite, on se dit que ce n'était certainement pas un hasard. Marguerite Reynaud avait de la suite dans les idées et pouvait être prête à tout pour parvenir à ses fins !
- Vous semblez agacé Capitaine…Marguerite est quand même une vieille dame sauvagement assassinée sur son lit d'hôpital. J'ai l'impression que vous me parlez de quelqu'un d'autre.

- Ecoutez la suite. Nous avons découvert que Marguerite Reynaud a écrit sous le nom de Catherine Dubois. Nous avons aussi retrouvé des coupures de presse parues à l'occasion de la sortie de son seul et unique roman connu du grand public et qui a eu son succès au milieu des années 50. Ces articles reprenaient l'histoire de l'auteure : enfance rude, veuve de guerre, engagée auprès des enfants de la nation puis son texte découvert par hasard par son employeur-éditeur, son amitié un été avec Sagan…bref, notre victime a eu sa petite gloire !
- Catherine Dubois ? oui, ça me dit quelque chose, j'ai lu son roman « C'est écrit sur les murs de la Parenthèse »…je n'aurais jamais pensé…
- C'est ça, « C'est écrit sur les murs de la Parenthèse »…et vous n'en avez lu qu'un de ses bouquins n'est-ce pas ? Normal, pour le second, Madame Dubois, enfin, je veux dire, Madame Reynaud a séché ! Incapable d'écrire un chapitre. Elle ne s'en est jamais vraiment remise parait-il. La suite, c'est sa fille qui nous a raconté…elle vient d'être mise en examen.
- Sa fille ? Marguerite avait une fille ? elle n'en a jamais parlé…mise en examen dites-vous ?
- Je continue…Madame Reynaud n'est donc jamais parvenue à écrire un deuxième livre qui puisse être édité. Après avoir quitté en plein succès la famille qui l'hébergeait, elle s'est vite retrouvée à la rue quand les journalistes ont trouvé une autre Catherine Dubois et une autre histoire à raconter. Enceinte d'un admirateur dont la passion s'est éteinte en même temps que le succès de son idole, Madame Reynaud a dû élever seule sa fille, cumulant jusqu'à trois boulots pour s'en sortir.
- Quelle histoire terrible…
- Justement ! Selon sa fille, Eva Reynaud, sa mère n'a jamais accepté ce destin dont elle avait décidé qu'il ne pouvait être le sien. Elle aurait pris pas mal de médicaments et autres substances pour continuer à s'en convaincre toutes ces années. Mais, au bout d'un moment, la réalité l'a rattrapée. Résultats : dépression, hôpital psychiatrique et enfin maison de retraite.
- Quelle histoire…mais, je ne comprends pas…vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi et comment sa fille était impliquée dans cette histoire ?
- J'y viens. Eva a toujours eu une relation, comme on dit, fusionnelle avec sa mère. A sa façon, et depuis toute gamine, elle l'a toujours soutenue et protégée. Elle l'a visitée tous les jours quand elle était à l'hôpital ou plus tard à l'EPHAD.
- Mais elle n'est jamais venue la voir dans le service cette fois-ci !

- Effectivement…et parce que sa mère lui a demandé ! Quand Madame Reynaud est tombée malade, elle a expliqué à Eva le plan qu'elle imaginait depuis des années et qu'elle avait l'intention de mettre en œuvre si son état s'aggravait, un plan qui lui permettrait d'avoir le destin auquel elle n'avait pas renoncé, celui d'une vedette… pas d'une mère célibataire, dépressive et anonyme dans une maison de vieux !
- Je suis perdue…je ne vois pas où tout cela va vous mener…
- Détrompez-vous ! Cela nous mène directement à l'identification du suspect principal dans cette affaire : Eva Reynaud !
- Mais vous dites qu'elle a toujours été proche de sa mère, qu'elle l'aimait !
- C'est bien pour cela qu'elle l'a tuée ! Eva n'a pu se soustraire à la volonté de sa mère de mourir de façon spectaculaire, tragique, du genre à ce qu'on en parle dans les journaux : une dame, presque centenaire et mourante, assassinée dans sa chambre d'hôpital!
- … ou bien comme dans un polar, celui qu'elle aurait aimé pouvoir écrire…Mais qu'est-ce que je raconte…cette histoire est juste insensée ! Cette Eva doit raconter n'importe quoi !
- Madame Reynaud a tout écrit de son projet dans un testament qu'elle a eu le temps de rédiger et de confier à Eva peu avant d'être hospitalisée. Sa fille devait le divulguer seulement si elle était inquiétée. Avec ce qu'on a appris sur la victime et votre témoignage concernant ce regard qui vous avait tant marqué chez l'assassin, on est vite remonté jusqu'à elle. Nous n'avons plus eu de doute quand nous avons eu confirmation qu'Eva pratiquait le tir sportif. Imparable !
- C'est incroyable…
- Dans son testament, Madame Reynaud demande aussi à ce que sa fille ne soit pas condamnée pour son geste. Mais le problème des artistes, Mademoiselle Duval, c'est qu'ils vivent dans leur monde ! Dans le nôtre, celui de la police, de la justice et des sales histoires, ce qu'on risque avec un assassinat, c'est perpet' ! Et la petite Reynaud, il va lui falloir un bon avocat ! ».

Encore abasourdie, je passe la porte de l'entrée principale du commissariat. Je sens mes jambes transporter mécaniquement mon corps qui me semble déconnecté de mon esprit. Est-ce cela que ressentait Eva juste avant d'appuyer sur la détente ? Ou se posait-elle la question qui m'envahit à cet instant : *pourrais-je tuer ma mère ?*